

Le penseur silencieux

J'avais trop bu de champagne, ou bien trop mangé de petits fours, bref, je n'étais pas dans mon assiette quand le téléphone a sonné. Le chat a ouvert un œil, mais il n'a pas bougé d'un poil. Si, la queue, mais ça ne compte pas chez les chats. Le réveil n'étant pas très loin de mon nez, j'y découvris l'heure : une heure ! Je commençai par gueuler tout seul dans mon pieu. En réalisant qu'il faisait grand jour, j'arrivai à la conclusion inéluctable et avec un degré d'infaillibilité assez élevé, qu'il n'était pas une heure, mais treize heures. Je sautai du lit, dans ma tête, parce que dans mon corps, je dégingolai sur le sol. Le téléphone étant dans l'entrée, j'entamai le parcours du combattant : enjambrer mon jean qui traînait au milieu du salon, sans me prendre les pieds, ni dans le slip, ni dans la chemise. Je n'avais pas bien estimé la distance qui me séparait de mes chaussures, et tout en le recalculant, je m'étalai dans l'entrée, le combiné chopé au vol dans une main et rien dans l'autre. Dans ma précipitation, j'avais parié pour un appel de la belle brune qui m'avait tenu compagnie au Café des Amis. Cruelle déception, en réalité, ce n'était que Bachir. Je laissai échapper un « merde » tonitruant qui ne lui était pas destiné, mais l'était pour le chat qui se faufilait entre mes jambes. Monsieur, d'un pas tranquille, avait décidé d'évacuer les lieux, estimant que l'endroit n'était plus très sûr. Tant bien que mal, je recouvrai un semblant de cohérence argumentative et expliquai la situation à mon ami avant qu'il ne raccroche. Finalement, il compatit à ma misère. Moi aussi, à cause de la tête qui me faisait un mal de chien. Les mojitos étaient décidément très mal dosés. En même temps une énorme dose de rhum pour quatre glaçons et un peu de salade verte dans un verre gigantesque, j'aurais dû me douter que les conséquences seraient terribles. Et en effet elles l'étaient.

- Tu as l'air déçu de m'entendre ? dit Bachir, sur un ton de reproche appuyé.
- Non, je croyais juste que c'était une fille.
- Pas de chance, la prochaine fois, je ferai mieux ! ironisa l'Ostrogoth de Bordurie.
- Bon, laisse-moi le temps de prendre une douche, rappelle dans une demi-heure.
- Tu ne peux pas le faire toi ?
- Non, mon téléphone ne va pas jusqu'à là-bas !

Et surtout, appeler la Bordurie, ça coûte une blinde, mais ça, je le gardais pour moi. Je ne suis pas radin, comme a dit la fille hier, mais je suis près de mes sous. A la réflexion, il y avait peut-être un peu d'ironie dans le propos. Pourtant avec la donzelle, j'ai fait moitié-moitié. Après coup, j'ai bien senti que ça ne passait pas. Afin de rattraper la bévue, j'ai proposé de payer aussi les olives. Je crois que ça n'a rien arrangé. D'ailleurs, que ce soit elle qui rappelle, cela eut été étonnant en y repensant. Deux aspirines plus tard et une bonne douche froide à cause de l'eau chaude qui ne l'est plus - comme le robinet fuit, j'ai coupé l'eau... depuis un mois. A force de remettre au lendemain, je me suis habitué à l'eau froide. Et en cette période elle approche le très froid ! - Donc deux aspirines plus tard, je m'assois dans le salon et j'attends l'appel du Bachir. Comme il ne rappelait pas, j'ai décroché et j'ai composé son numéro. Il doit être de la même tribu que la fille d'hier soir, les *Un Tantinet Susceptibles*.

- Alors ! que je gueule dans le combiné, histoire de m'assurer que le son aille bien jusqu'à son pays.
- Si tu es de mauvais poil, j'appellerai un autre jour... par exemple jamais ! coupa Bachir

Je sentais que nous étions à deux doigts de la rupture. Le chat a pointé son nez, fait deux tours entre mes jambes en effectuant quelques belles caresses avec son dos arrondi. Sans ménagement, je le repoussai du pied. Il fila en boudant. Pour les croquettes, c'était trop tôt. Je ne sais pas s'il existe une montre pour les chats, mais ce serait une bonne idée d'en inventer une. Histoire qu'ils aient la même heure que nous. J'en étais là de mes pensées, lorsque je me rappelai qu'il était midi passé et

que l'heure des croquettes, c'est onze heures. Tant pis, l'animal attendra. Ici, le maître, c'est l'humain, enfin pour ce qui concerne les croquettes !

- T'es plus là, me dit la voix de Bachir issue du combiné qui pendait au bout de mon bras.

Je l'avais oublié celui-là.

- Tu voulais quoi ? Question idiote, parce que Bachir est un psychopédagogue et comme tous les psychopédagogues, la seule chose qui l'intéresse, c'est la 'psychopéda' comme ils disent entre eux.

- Figure-toi que je travaille avec un enfant qui ne dit rien.

- Ça change des enquiquineurs ! la formule m'avait échappée.

- Tu dis ça pour moi ?

- Meuuuuu non, argumentai-je avec finesse. Pour affiner la cohérence du propos, je conclus de manière magistrale par : c'est pour la concierge !

C'était un affreux mensonge, la copro l'avait virée pour la remplacer par un prestataire de service, qui n'a de service que le nom. Prestataire, ça doit être synonyme de voleur.

- Tu ne m'avais pas dit que le syndic s'était décidé à la renvoyer ?

Le bougre avait donc de la mémoire.

- C'est possible, mais elle reste une enquiquineuse de première, d'ailleurs, là où d'autres l'ont embauchée, maintenant, ils regrettent ! affirmai-je de manière péremptoire. Bon, alors ton enfant mutique ?

- Il n'est pas mutique.

- Tu m'as dit qu'il ne parlait pas, faudrait savoir !

- Si, il parle, mais peu, il écoute.

- Ça tombe bien, toi qui as toujours un tas de trucs à raconter.

- Tu commences à me fatiguer avec tes insinuations !

- Je voulais dire que vous étiez faits pour vous entendre.

- C'est ça ! Hé bien justement, Monsieur le Donneur de leçons, je lui ai dit qu'il m'avait appris à me taire et à écouter les autres...

Je me gardai de faire remarquer que pour le moment, ce n'était pas flagrant... Mais que lui, de son côté, devait apprendre à développer davantage sa pensée.

- Et ça a marché ?

- Pas terrible...

Je me disais aussi, mais à nouveau, je me suis bien gardé de le dire à haute voix. Ça aurait mis fin à la communication. Même si, en procédant ainsi, j'aurais fait des économies. Ma conscience professionnelle me dicta, en mon for intérieur que je ne pouvais pas agir de la sorte. Il me reste un fond de moralité, même si je n'ai jamais rien compris à la lecture de Kant.

- C'est quoi son problème ? tentai-je, pour relancer la discussion.

- Il dit ne pas arriver à expliquer.

- Donc c'est normal qu'il ne cause pas beaucoup. Il est logique ton silencieux.

- Bah oui, mais pour qu'il arrive à s'expliquer, il faut qu'il commence par expliquer.

Comme psychopédagogue, je ne sais ce qu'il vaut, mais comme imitateur patenté du Lapalice notoire, il se pose là. Mais pareillement, j'optai pour la pensée intérieure.

- Par contre, reprit l'ami Bachir, il était d'accord pour inventer une histoire à lui. Je me disais que c'était un bon point de départ pour l'amener à manier la langue française avec plus d'aisance.

Je lui aurais bien précisé que, expliquer et raconter, ce n'était pas du même ordre, mais le spécialiste, c'est lui et pas moi.

- Mon patient commence par conter l'histoire avec Delphine et Marinette qui invitent le loup à jouer, lequel finit par les manger. Je lui dis que ce n'est pas une histoire de lui.

- Au moins, il progresse en restitution, on n'est pas très loin de l'explication, expliquai-je avec sérieux, pour une fois.

- Je n'y avais pas pensé !

Dès fois, je me demande ce qu'on lui enseigne dans son école de psycho machin truc.

- Bref, je lui dis d'inventer une histoire à lui. Et bien, tu ne devineras jamais !

- Il a choisi les trois petits cochons.

- Comment as-tu deviné !

J'aurais pu le baratiner avec la prescience qui m'habite ou bien l'habitude de deviner ce que veulent les chats. Ceci dit, dans le dernier cas, la prescience se résume à la croquette dodue et croustillante. Mais c'était bien plus simple que l'art divinatoire rapporté aux félidés, les mêmes ont deux histoires qui marchent à tous les coups : les trois cochons et le Petit Chaperon rouge. J'avais une chance sur deux. Je me contentais de la dernière explication.

- Ah.

Je sentis un brin de déception, j'aurais dû le baratiner avec la prescience !

- Alors son histoire de cochons ? relançai-je.

- Finalement, je dis à mon patient que c'était une bonne idée de partir de personnages connus, mais qu'il fallait que ce soit son histoire à lui. Pour me faire plaisir, mon apprenti conteur a ajouté un guépard pour remplacer le loup dans la nouvelle histoire de la cochonesque triade. Je lui demandai si le guépard est au courant pour le loup. Il confirme et explique qu'au moment de descendre par la cheminée, le fauve se rappelle de ce qui est arrivé au Loup et décide de faire le tour pour rentrer par la fenêtre.

Les leçons de morale dans les contes, y a rien de tel pour former la jeunesse. Bon, faut reconnaître que le cochon est un peu con d'une manière générale. Le partage des tâches, ils ne connaissent pas. Pendant qu'un préparait le feu, un des cochons aurait pu fermer les volets pour empêcher tout intrusion du vorace animal. Bref, le guépard entre dans la maison par la fenêtre et embarque un cochon pour le boulotter chez lui, tranquille devant un bon film. Un peu plus tard, je dirais une bonne heure, au jugé, les deux frères solidaires, reviennent armés jusqu'aux dents pour faire justice. Par un retournement de situation digne d'un film d'action à la Nicolas Cage, ils sauvent le cochon en menaçant le guépard de lui éclater la cervelle et le reste avec. En gros, c'est un western l'histoire de ton bonhomme, que je dis à l'ami Bachir pour conclure.

- Pas seulement, c'est aussi une structure narrative dans laquelle l'enfant peut faire l'expérience de sa propre pensée.

Bon, le Bachir, il se la pète un peu, la psychopéda lui est montée à la tête. Mais faut reconnaître que quand il veut, il parle la langue savante !

- En tous les cas, ton asticot, faut pas trop l'asticoter, sinon, il te sort une vingt-deux en moins de deux ! ajoutai-je pour amuser la galerie.

- Faut dire qu'à la maison, reprit Bachir sans saisir la nuance ironique, c'est un enfant parentalisé (parentalisé, c'est un néologisme de psychopédago pour se la raconter. En gros, c'est un zozo qui

gère la fratrie). Il faudra se méfier de lui en cas de menace envers les plus petits de sa famille, conclut Bachir. Une agressivité latente, ça peut devenir explosif.

A mon avis, ça signe surtout l'énormité de la responsabilité que la mère lui a déposée dans son sac d'école. Surtout, s'il se déplace sans sa pétoire. Mais comme je ne suis pas psychopéda, je me garde bien de faire le malin. Pour moi la psychopéda, s'arrête à la compréhension du félidé moyen qui habite chez moi... ou l'inverse parfois !

J'allais raccrocher en pensant à la quantité d'argent que je venais de balancer dans la machine à communication. J'avançai un « Bon, bah, salut la compagnie ! » mais il ne me laissa pas finir ma phrase.

- Attends, faut que je te raconte un dernier truc.

- J'y dis, vite fait alors, parce que j'ai un chat qui me fait les gros yeux. J'avais aussi l'oreille droite qui chauffait et la tête comme une cocote minute. Mais ça je le gardai pour moi, sinon il allait vouloir connaître la raison du denier point. Et comme il est psychopédagogiquement malin, il aurait tout deviné au sujet de ma soirée pitoyable au bar des amis. Pour tenter de me justifier, je me serais senti obligé de lui raconter mes mésaventures avec la brune et il se serait fichu de moi. S'il y a une chose que je ne supporte pas, c'est qu'on se fiche de ma trogne !

- Pas plus tard qu'hier, poursuivit-il, j'avais rendez-vous avec la Direction Des Affaires Pédagogiques, la DDAP, pour une réunion de psychopédagogues. C'était rigolo, la personne qui nous a reçus, n'avait rien à nous dire puisqu'elle ne savait rien du devenir du métier de psychopéda en Bordurie.

Faut dire qu'en Bordurie occidentale, ce n'est pas comme chez nous, c'est un foutoir incroyable. Ils changent le nom des métiers tous les deux ans. Ce qui fait qu'au bout du compte, on ne sait plus qui fait quoi et qui est qui. Dans ce pays de zazous, ils passent un temps fou à se présenter : Moi, je suis psycho-ortho de la deuxième génération et vous ? Moi, je suis anthropo-psy option zêta. Ah... Tous les autres qui n'ont pas la chance d'être spécialisés, assistent à ces présentations en ouvrant des yeux tout ronds comme les poissons dans leur aquarium.

- Jusque-là, ce sont des choses qui arrivent, dis-je pour meubler agréablement un moment de silence et relancer la causerie pour en finir au plus tôt.

- Peut-être, mais elle nous l'a dit pendant près de deux heures en s'adressant à nous comme si nous étions des enfants. On n'a pas pipé mot. Pour finir, on est reparti tout penauds, les mains dans les poches, en méditant sur la maxime de la DDAP : « Tout ce qui est vrai aujourd'hui peut être faux l'année prochaine ».

Je crois qu'en Bordurie, ils sont des adeptes de la novlangue. Enfin, pas tout à fait, une version à eux.

- Pour quelle obscure raison est-on resté silencieux tout à nos pensées ? questionna Bachir plus pour lui-même. Après un temps de réflexion, il ajouta : « Je me le demande ? ». Quelquefois, il procède ainsi, il s'interroge profondément en prenant des airs de penseur à la Rodin.

- Si vous n'avez rien dit, c'est parce que vous ne saviez pas quoi dire.

C'est tout ce que j'ai trouvé à lui dire à raconter. Ça m'a un peu embêté, parce que le Bachir avait l'air démoralisé. Quelquefois, face à l'adversité, on ne trouve plus rien à dire et on devient un penseur silencieux.

Écrit par Olivier ISSAURAT

<http://internautique.canalblog.com/>

<http://olivier.issaurat.free.fr/>